

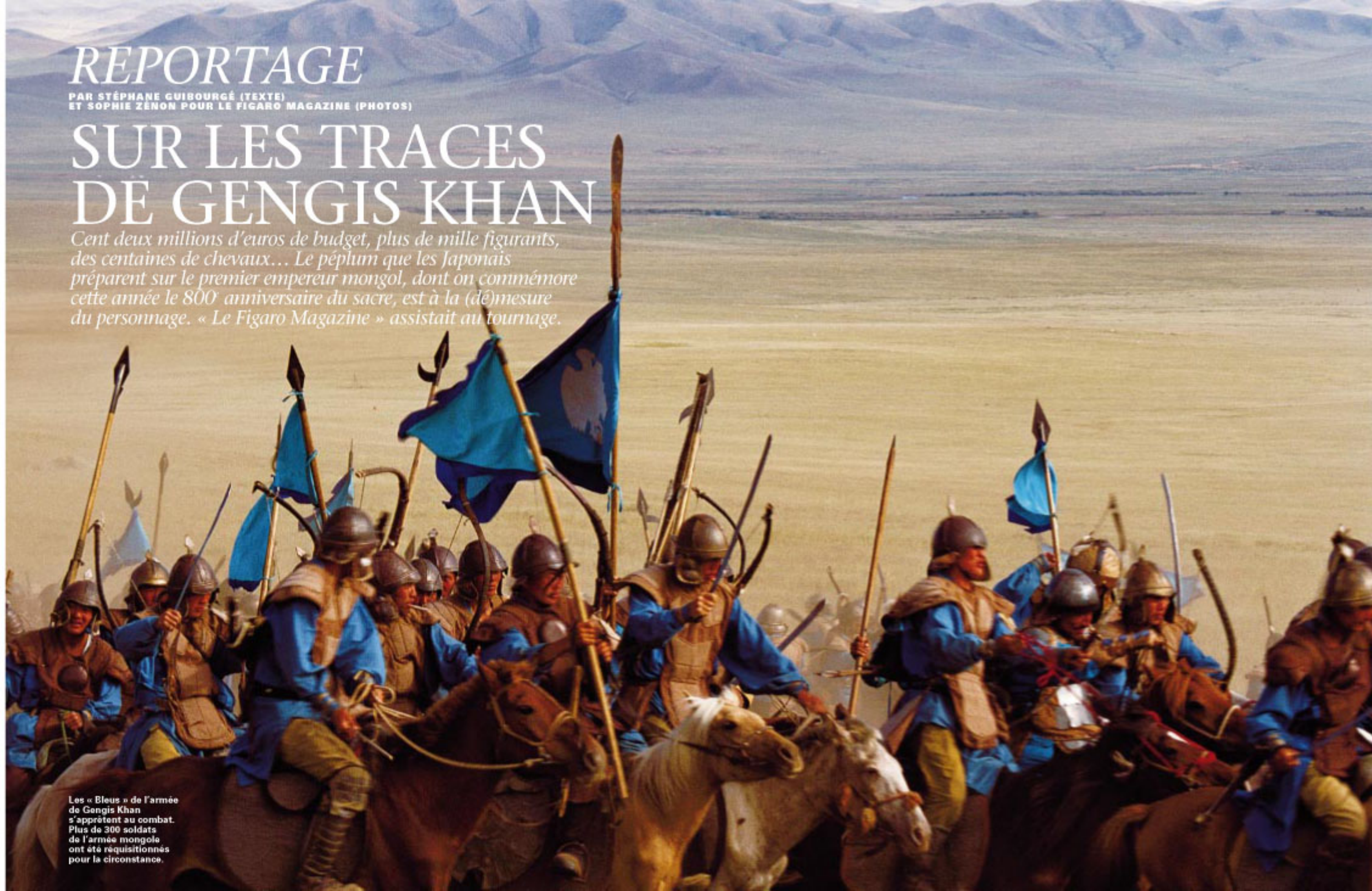
REPORTAGE

PAR STÉPHANE GUIBOURGÉ (TEXTE)
ET SOPHIE ZÉNON POUR LE FIGARO MAGAZINE (PHOTOS)

SUR LES TRACES DE GENGIS KHAN

Cent deux millions d'euros de budget, plus de mille figurants, des centaines de chevaux... Le péplum que les Japonais préparent sur le premier empereur mongol, dont on commémore cette année le 800^e anniversaire du sacre, est à la (dé)mesure du personnage. « Le Figaro Magazine » assistait au tournage.

Les « Bleus » de l'armée de Gengis Khan s'apprêtent au combat. Plus de 300 soldats de l'armée mongole ont été réquisitionnés pour la circonstance.





Page de gauche : l'acteur vedette japonais Takashi Sorimachi incarne Gengis Khan. En haut et en bas, à gauche : éleveuses nomades de moutons dans la vie, ces jeunes figurantes portent des costumes dessinés par la styliste mongole Tunga. En haut, à droite, soldat de l'armée de Gengis Khan. En bas, à droite : Hiroki Matsukata, acteur japonais, est Toirol, le meilleur ami du père de Gengis Khan ; il jouera un rôle décisif auprès du jeune et futur empereur.

Le fracas terrible, le martèlement lourd des sabots sur la steppe, les chevaux lancés à pleine vitesse, qui abandonnent dans leur sillage un rideau de poussière... Les cris de haine, de fureur, et puis soudain, pareil à la foudre, le choc des glaives. Une clameur barbare, celle des hommes en guerre, jetés corps et âme dans la lutte. Un immense frisson parcourt la plaine, fait trembler les herbes hautes, les couche, les fauche, un pur courant de violence s'empare du paysage. Un groupe de vautours rôde dans l'azur.

Pourtant, une lumière douce plane sur la prairie. Des nuages d'altitude se découpent sur le ciel bleu, se reflètent à la surface des petits rus qui serpentent entre les herbes.

La paix est là, à portée de main. Un silence étrange règne sur la plaine de Tolgoï. Enfin, l'appel à la bataille de Temüdjin, sabre levé, cheval cabré, a capté l'espace et toute la lumière. Son armée est composée autour du noyau familial. Ses hommes, ses chevaux ont lancé la première déferlante. Ils ne reviendront pas tous, et semblent le savoir. Un empire est à ce prix. Le prix des vies brisées, de la peine et du sang.

Nous sommes en 1190. En livrant bataille à son grand rival et ancien camarade, Jamuka, le jeune Temüdjin (futur Gengis Khan) s'ouvre la voie qui le mènera au pouvoir absolu, aux conquêtes, et à l'Histoire. L'engagement est violent. Son écho résonne longtemps avant d'être emporté par le vent, se répercute de longues secondes contre les collines alentour et donne l'illusion de se rassembler à nouveau, en un son unique, d'une extraordinaire densité, au cœur même de la bataille. Flanc contre flanc, les montures s'échinent à avancer encore dans le magma où les hommes et leurs chevaux ne font plus qu'un, étranges centaures couverts de sueur et de poussière dorée, les yeux exorbités où passe un voile de sang. Les étendards flottent au-dessus des combattants, jaune d'or et bleu roi. Par instants, sous la violence d'un choc, par un caprice de la brise, l'un des deux part en torche et c'est comme si, alors, le sort de la bataille ne dépendait plus que des éléments. Dans la fureur des combats, on perçoit l'espace d'une seconde un regard fou, où passe un éclair de rage, et la solitude et l'épuisement.

On mesure mal, vu de France, l'importance de Gengis Khan non seulement en Mongolie mais dans toute l'Asie. Le destin de ce jeune homme né vers 1155, orphelin aux alentours de 1167, fascine encore. Pour les Mongols, il est l'image, toujours vivante, d'une puissance révolue. L'identité même du pays. Au Japon, il est le ferment d'un nationalisme qui ne veut pas dire son nom. Symbole de puissance et de conquête, Gengis Khan étend aujourd'hui une espèce d'empire sur les cœurs et les esprits plutôt que sur les steppes.

C'est dans les steppes pourtant qu'il a grandi, forgeant son corps et son caractère. Délaisé par les alliés de son père, qui

le jugent trop faible, il est condamné, à la mort de ce dernier, à conduire sa famille et à relever son clan. Seul. Consacré Grand Khan en 1206, il n'aura de cesse jusqu'à sa mort d'étendre son influence. Au prix de massacres souvent, de violentes conquêtes, d'un asservissement des peuples, mais aussi en instaurant à travers son empire une administration civile qui devait servir d'exemple. Il est ainsi « l'inventeur » de la poste... En imposant l'unité à toutes les nations turco-mongoles et sa discipline, de Pékin à la mer Caspienne, Gengis Khan mit un terme aux guerres tribales, et permit aux caravanes de voyager en sécurité, ouvrant la porte à des flux commerciaux plus importants, aux aventuriers du XIV^e siècle, à Marco Polo. « Il tint le peuple en paix », dit de lui Joinville. La paix de Gengis Khan fut une paix terrible... Mais Rémusat précisait : « *Tartare d'origine et devenu chinois par la culture de son esprit, il fut l'intermédiaire naturel entre la race des opprimés et celle des oppresseurs.* »

Tout à coup, une voix métallique retentit sèchement : « *Cut !* » Au milieu du champ de bataille, un jeune homme agite un drapeau jaune, le tournage est interrompu, la scène est en boîte. Les trois caméras Cinémascope arrêtent de tourner. Soudain, une estafette brinquebale dans la prairie, moteur poussé au régime maximal, plainte rauque dans l'après-midi. Un homme est blessé, un soldat de Jamuka, tombé de cheval, git immobile alors qu'autour de lui ses camarades, toutes armées confondues, se rassemblent. Avec d'innombrables précau-



Les « Noirs » de l'armée de Jamuka avant l'assaut. L'ex-frère de sang de Gengis, opposé à l'alliance proposée par le Grand Khan, a juré sa parole.

tions, le soldat est porté vers la voiture sur un brancard. À peine conscient, il a l'attitude d'un enfant, la main posée sur sa nuque. L'inquiétude monte : il n'a plus un geste. De loin, debout sur un promontoire de granit, un homme en treillis fait les cent pas. Colonel de l'armée mongole, ce sont ses soldats et leurs chevaux qui participent au tournage de la super-production japonaise. Au même moment, à quelques centaines de mètres de lui, la même voix métallique, amplifiée par un porte-voix, résonne encore et demande à chacun de reprendre sa place. « *On la retourne !* »

Le soir tombe lentement sur la steppe. Le blessé vient d'être évacué, on apprendra le lendemain qu'il est sain et sauf. À mesure que le jour décline, la plaine prend des teintes

Le réalisateur japonais Sawai sur l'un des plateaux du Mongol Kino, studios de la capitale mongole Oulan-Bator.



de nacre et de perle, se pare d'une nuance de vert inconnue sous nos latitudes. D'une douceur indicible, qui incite à une mélancolie suave, au détachement.

Takashi Sorimachi reçoit à la Véranda, un restaurant italien d'Oulan-Bator. Il y a pris ses quartiers. A 32 ans, il fume cigarette sur cigarette. Il a des allures d'Alain Delon 70's, des airs de fauve urbain, une façon d'occuper l'espace, et d'attendre, entre tension et relâchement. Ancien mannequin, il parle avec passion de sa composition. Le premier grand rôle de sa carrière. Il y met toute son intensité. « *Je veux redonner une dimension humaine à Temüdjin/Gengis Khan, offrir mon cœur. Montrer aussi l'importance qu'ont eue les femmes dans sa vie. Sa mère, qui l'aide à prendre les grandes décisions, et son épouse également, engagée à ses côtés. Ce n'est pas l'aspect spectaculaire qui m'intéresse...* »

Altan Bayar est un jeune nomade au beau visage cuivré, au regard doux et profond. A 19 ans, il vit à 3 kilomètres du lieu de tournage, au cœur de la steppe. Le camp de yourtes réunit quatre familles qui vivent de l'élevage. Il est heureux de participer au film, « *parce qu'il s'agit de Gengis Khan* », la fierté de tout un peuple... L'équipe s'appête à tourner une nouvelle scène, mais Altan semble loin d'ici. Comme si tout cela, finalement, ne le concernait pas vraiment.

Il suffit de s'éloigner un peu du tournage pour comprendre. La steppe s'étend à perte de vue, les oiseaux volent au-dessus des nuages, la silhouette des chevaux se détache sur l'horizon. Ils semblent être là depuis toujours et pour l'éternité. Le vent se lève, qui ondule à travers les herbes folles. La steppe appartient au vent, aux nuages, à la neige et au soleil. Dans le rythme immuable des éléments, dans le galop des chevaux et la liberté des nomades mongols se trouve à coup sûr, loin du cinéma, la vérité du monde. Gengis Khan a disparu, il ne reste rien de ses conquêtes. *Et la mort n'a ni pris d'empire...* ■

A lire : L'Empire des steppes, de René Grousset, Payot.

VIVRE L'ÉPOPÉE

Terre Mongolie, grand spécialiste de la destination, propose parmi sa trentaine d'itinéraires et de programmes consacrés à la Mongolie, plusieurs circuits faisant étape sur les grands lieux de l'histoire de Gengis Khan. « *Sur la piste du loup bleu* » (16 jours Paris/Paris, à partir de 2 470 € en groupe de 6 à 15 personnes, 2 890 € en individuel 2 personnes) est l'un des plus complets, traversant les plus belles régions de la Mongolie, où Gengis Khan a réussi à fédérer son peuple, installé sa capitale, Kharakorum, et livré ses premières batailles avec

l'empire du Milieu. Pour compléter cette découverte, où prolonger son séjour sur place après un itinéraire dans une autre région, l'extension « *Khenti, sur les traces du grand Khan* » est un programme de 5 jours (530 €/personne, base double, avec 4 x 4, guide-chauffeur, hébergement et pension complète) au départ d'Oulan-Bator, pour rejoindre la région natale de Gengis Khan, non loin de la frontière russe. Voyages à partir de mai (la Mongolie est couverte de neige de novembre à avril). Terre Mongolie (01.44.32.12.83, www.terre-mongolie.com, info@terre-voyages.com).